

Le nationalisme du poète Koyî (1817-1897)

Halkawt Hakim

Au XIXe siècle, un poète, Hâdji Qâdirî Koyî, fait irruption dans le paysage traditionnel de la poésie kurde. Il inaugure dans les années 70 et 80 un genre que l'on peut appeler, faute de mieux, la poésie nationaliste. Il lui consacre désormais toute sa création, abandonnant du coup ses anciens thèmes, qu'il juge répétitifs, dénués de toute nouveauté et inutiles pour les gens¹. Cette initiative sera suivie par d'autres poètes et le thème nationaliste s'imposera plus tard comme le thème majeur de la littérature kurde.

De ce fait, on attribuera à Koyî les titres honorifiques de «père du nationalisme kurde», «premier révolutionnaire dans l'histoire des Kurdes», «défenseur des opprimés», «l'homme révolté contre l'injustice» et bien autres encore. Bref, on lui vouera dans les cercles littéraires et politiques un véritable culte².

Avant Koyî, les textes littéraires à caractère nationaliste sont encore sujets à controverses, en particulier les vers de Ahmadî Khânî (1650-1707) où il exprime son étonnement de voir les Kurdes privés d'un «royaume ou Etat» en dépit de leur aptitude à former une structure qui leur soit propre³. Khânî fait porter aux princes la responsabilité de l'infortune dans laquelle se trouve alors leur peuple et il en disculpe les «pauvres et les poètes». Khânî souhaite l'union des Kurdes et l'apparition d'un prince puissant qui conduira son peuple à la gloire, à la reconnaissance de ses qualités et de son autorité.

On trouve également dans la poésie d'avant Koyî quelques vers consacrés à la défense de l'écriture en kurde face à l'hégémonie du persan. Quelques poètes s'élèvent contre les lettrés auxquels on reprochait de négliger leur langue au bénéfice des deux grandes langues de

l'époque, le persan et l'arabe⁴.

En dehors de ces deux manifestations dont la portée est particulièrement limitée aux sphères littéraires ou aux élites ayant accès à la lecture, le sentiment et la conscience identitaires restent jusqu'à l'époque de Koyî presque inexistantes dans les écrits en kurde. Koyî marque un tournant incontestable dans ce domaine.

La vie de Hâdjî Qâdirî Koyî⁵

Hormis dans ses grandes lignes, la vie de ce poète demeure relativement peu connue. Né en 1817 dans un petit village du nom de Gur Qoradj, près de la ville de Koysindjaq, située dans l'actuel Kurdistan d'Irak, Koyî passe les premières années de sa vie au sein d'une famille où la religion a une place primordiale, puisque son père est un mollah. L'enfant est donc dans un milieu cultivé, l'institution religieuse étant à cette époque le seul lieu de formation intellectuelle surtout dans une région aussi éloignée des grands centres de l'époque.

Koyî perd son père avant l'âge de huit ans. Peu après, sa mère le conduit à la ville la plus proche, Koysindjaq, et l'inscrit à l'école d'une mosquée. Deux ans plus tard, il perd sa mère aussi. A dix ans, il se retrouve donc seul, sans proches parents, dans une société où ceux-ci constituent un soutien psychologique et matériel fondamental pour un enfant. Orphelin de père et de mère, l'enfant est contraint très vite de travailler comme apprenti chez un fabricant de chaussures pour subvenir à ses propres besoins. Les difficultés qu'il doit affronter l'éloignent très souvent de l'école et ne lui permettent pas de poursuivre avec assiduité ses études. Cependant il ne se décourage pas et voyage d'une ville à l'autre, bénéficiant de la formation et de l'hébergement que certaines mosquées offraient aux élèves.

De 1853 à 1863, il vit dans différentes villes kurdes de la Perse où il obtient sa licence pour exercer le métier de mollah, comme son père et comme l'immense majorité de ceux qui poursuivent leurs études jusqu'à leur terme. Mais il ne l'exercera jamais. Si ces dates sont exactes, et elles semblent l'être plus ou moins, Koyî aurait obtenu à l'âge de quarante-cinq ou quarante-six ans une licence que l'on obtient normalement entre vingt et vingt cinq ans. Cela constitue un handicap sérieux dans le milieu des clercs, et probablement une des nombreuses raisons de ses conflits avec eux.

Après son retour à Koysindjaq, il se trouve dans une querelle ouverte avec deux puissants shaykhs de la ville dont shaykh Nabî, le chef

de la confrérie Naqshbandiyya. Soutenu par un autre poète, Kayfi, Koyî écrit de nombreux poèmes dénonçant, en des termes extrêmement acerbes, le shaykh Nabî en particulier et les shaykhs des confréries en général, et leurs pratiques sociales, religieuses et financières. Celui-ci incitera ses disciples à éliminer physiquement le poète qui prendra la fuite⁶, et ne retournera plus jamais dans sa ville. Un auteur conservateur, Mas'ûd Mihammad reconnaît dans l'ouvrage en trois volumes qu'il a consacré à Hâdjî Qâdirî Koyî que le chef de la Naqshbandiyya était bel et bien un charlatan⁷. Cette histoire marquera sa vie et sa pensée.

Koyî s'exile ensuite à Constantinople, probablement dans les années 70. Il contacte les milieux de l'intelligentsia kurde exilée dans la capitale de l'Empire ottoman et y mène une vie intellectuelle importante. Il fréquente surtout les salons des notables et des hommes politiques kurdes. Il fait la rencontre de la famille Bader-Khân, l'un des foyers les plus importants des aspirations kurdes de l'époque. Il est engagé comme précepteurs de plusieurs enfants de cette famille.

En 1897 Hâdjî Qâdirî Koyî meurt entouré de quelques exilés kurdes qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure au cimetière de Qaradja Ahmad. Dans un des vers de la fin de sa vie, il se dépeint ainsi : *«C'est moi qui suis aujourd'hui l'héritier de Jésus, sans fils, sans famille, sans femme, sans foyer.»*⁸

Les idées de Koyî

A la fin du XIXe siècle, Constantinople vit un grand foisonnement intellectuel et politique. Koyî s'y ressourçait autant que lui permettent ses moyens. L'homme n'est plus très jeune, mais son esprit est assoiffé de nouveauté et de progrès. Constantinople joue un rôle évident dans l'évolution de sa pensée politique. C'est le lieu de rencontre des intellectuels et hommes politiques des diverses nations de l'Empire et la ville par excellence de l'intelligentsia kurde, représentant la conscience politique la plus avancée.

La situation des Kurdes semble à Koyî particulièrement désolante. Au milieu des années 50, il est témoin de la destruction des principautés kurdes par les deux Empires. L'autonomie des Kurdes se réduit considérablement au moment où d'autres peuples de l'Empire ottoman accèdent à leur indépendance. Plusieurs rébellions éclatent contre la politique centralisatrice de la Sublime-Porte qui est d'ailleurs en perte de vitesse dans d'autres territoires.

A cette situation désolante Koyî trouve une raison liée à la position géopolitique du Kurdistan situé entre deux Empires antagonistes, au déroulement de leurs guerres en grande partie sur le territoire kurde et aux conséquences qui peuvent en résulter. Mais, selon lui, il existe aussi des raisons internes à la société kurde elle-même. Tout d'abord, la division, non seulement au niveau des chefs (divisés en deux obédiences, perse et ottomane), comme l'avait remarqué Ahmadî Khânî deux siècles auparavant, mais aussi au niveau de la population. A ces raisons, Koyî ajoute l'absence de conscience politique parmi les Kurdes. Elle se manifeste en particulier dans leur rapport de dépendance à l'égard des clercs, et tout particulièrement les shaykhs des confréries, ce qui constitue, selon Koyî, l'obstacle majeur à l'évolution de la société et à l'ouverture d'esprit de la population. L'anti-shaykhisme est l'idée-force qui revient sans cesse dans ses poèmes. En effet, aucun poète kurde, ni avant lui ni après, ne fait des clercs, mystiques ou non, aussi clairement les ennemis de son idéal⁹. Koyî n'est pas en cela un antireligieux. C'est un croyant modéré qui sépare la religion et l'usage qu'en font les clercs. On ne trouve pas dans ses poèmes, seul vecteur de ses idées, d'opinions contraires aux fondements de l'Islam. Mais celles-ci témoignent d'un esprit ouvert et critique. Koyî est insensible au mouvement idéologique panislamique qui traverse l'Empire ottoman et anime de nombreux intellectuels et hommes politiques.

Pour tenter de développer la conscience identitaire, Koyî magnifie le passé des Kurdes et leurs princes qu'il présente comme des hommes «*justes, savants, habiles et intelligents*». Il fait l'éloge des érudits et des poètes qui l'ont précédé.

Koyî se trouve évidemment face au problème de la définition du territoire kurde et de ses frontières. Il n'hésite pas à en préciser le tracé. A son avis, elles vont de la Méditerranée à la Mer Noire au nord, du lac d'Ourmiah à l'est jusqu'au mont Hamrîn au sud. Ces frontières comprennent des régions dont l'identité kurde est loin d'être incontestable. Selon un poème rapporté par Mihamadî Malâ Karîm, Koyî évalue même le nombre des Kurdes à vingt millions de personnes !¹⁰

Koyî décrit ensuite les éléments dont les Kurdes doivent prendre conscience pour parvenir à leur but ultime : la souveraineté. Le plus important est la langue. Il déplore, comme certains de ses prédécesseurs, la négligence voire même le peu d'estime que beaucoup d'érudits kurdes manifestent à l'égard de leur propre langue. C'est la raison pour laquelle le patrimoine intellectuel kurde se trouve appauvri.

Dans son élan, Koyî critique même tout kurde ne connaissant pas la langue de son père et va jusqu'à affirmer que le kurde est une langue plus ancienne que le persan¹¹. Il considère les poèmes populaires kurdes aussi riches et importants que les grands poèmes des langues voisines. Si ceux-ci bénéficient de plus de considération c'est qu'ils sont écrits, contrairement aux poèmes kurdes qui n'appartiennent qu'à la tradition orale.

Pour parvenir à la souveraineté, il estime nécessaire de prendre exemple sur les peuples qui ont réussi à se doter d'un Etat indépendant, même si leurs religions sont opposées à celle des Kurdes. Il faut s'allier «par intérêt» à une puissance étrangère sans tenir compte des différences religieuses. Il faut, écrit-il, posséder des armes (fusils, canons, mortiers, sabres) sans lesquelles aucune autorité n'est garantie. Les armes doivent aller de pair avec l'instruction intellectuelle.

Mais, ni la puissance ni l'instruction ne peuvent réaliser les aspirations des peuples s'il n'y a pas d'unité. Cette unité est réalisée lorsque les différences de classes entre «*dirigeants, travailleurs, bergers, cultivateurs et commerçants disparaissent*», lorsqu'ils collaborent pour le même but sans prendre en considération, encore une fois, les différences religieuses. Selon lui, les Kurdes doivent prendre, dans ce domaine, exemple sur les Arméniens¹².

Si Koyî est soucieux du respect des différences religieuses, il ne l'est pas autant quant il s'agit de la différence linguistique. Koyî appelle les intellectuels à œuvrer pour créer une homogénéité linguistique sur l'ensemble du territoire kurde, sans considération pour les particularités régionales. Il souhaite que l'ensemble des habitants du Kurdistan parle une seule langue et écrive de la même façon. Parallèlement à cette homogénéité linguistique, il prêche pour l'homogénéisation de la population sur le plan de l'éducation, des vêtements et des traditions. Il pense que les dirigeants doivent se comporter comme une seule personne. Cette communauté de valeurs, considérée comme utopique par Mihamadî Malâ Karîm¹³, un des premiers chercheurs à s'être intéressé à l'œuvre du poète, n'est aux yeux de Koyî que la condition préalable à la création d'un Etat kurde.

Mais, les appels de Koyî n'atteignaient pas le public à qui il s'adressait avec tant d'ardeur. Ses poèmes manuscrits circulaient de la main à la main et étaient lus par un nombre très restreint de lecteurs. C'est en 1898, un an après sa mort, que le premier journal kurde, *Kurdistan*, publia pour la première fois quelques-uns de ses poèmes. Ce fut le début d'une grande renommée posthume et d'un impact considérable sur

plusieurs générations de jeunes nationalistes.

Halkawt Hakim est maître de conférences à l'INALCO.

Notes :

1. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, exception faite de quelques textes en prose, le kurde ne connaît que la poésie comme genre d'expression écrite. Cette poésie reprend essentiellement des thèmes connus en persan et en arabe : l'amour platonique, l'amour profane, le mysticisme, la poésie bachique, la satire, l'élegie, l'amour des garçons, et d'autres thèmes.
2. Il nous reste de Koyî un recueil de poèmes kurdes et quelques poèmes en persan. Il a été réédité de nombreuses fois. La première édition date de 1925 et la plus complète n'a vu le jour qu'en 1986. Voir note 8.
3. On peut voir à ce sujet le livre de Ferhad Shakely, *Kurdish nationalism in Mam û Zîn*, Kurdish Institut of Brussels, Bruxelles, 1992 ; Amîr Hassanpûr, «Galî kurd u dasalâtî siyâsî la Mam u Zînî Khânîdâ», *Gizing*, n°12, 1996, pp.15-21 ; Martin van Bruinessen, «Mam u Zînî Ahmadî Khânî u dawrî le darkawtinî wishyârî natawâyati kurdîdâ», conférence prononcée à Stockholm le 27 mai 1995, traduit de l'anglais par Hassan Qâzî, *Gizing*, n°14, 1997, pp.15-22 ; Mihamadî Malâ Karîm, «Damataqêyaki dostâna lagal kâk Martin van Bruinessen la bâray Ahmadî Khânî w Mam u Zînakay u dawrî Mam u Zînawa la wishyârî natawayî kurddâ», *Gizing*, n°19, 1998, pp.8-14.
4. Sur ce point voir notre article, «Nalî, fondateur du courant traditionnel dans la poésie kurde», *Dabireh*, n°1, novembre 1991, pp.130-140.
5. Le nom de Hâdjî (pèlerin) n'est pas lié à sa signification religieuse. Il lui a été donné à cause de sa naissance au mois où l'on accomplit ce devoir. C'est un usage fréquent dans certaines régions kurdes.
6. Khâlîd Dilêr, *Sitamkirdin la Hâdjî Qâdirî Koyî tâwâna*, Sulêmanî, 1997, p.96.
7. Mas'ûd Mihammad, *Hâdjî Qâdirî Koyî*, l'Académie kurde, Bagdad, t. III, 1976, p.158. D'autres auteurs confirment cette observation.
8. Hâdjî Qâdirî Koyî, *Dîwânî Hâdjî Qâdirî Koyî*, commenté par Sardâr Mirân et Karîm Shârazâ, Bagdad, 1986, p. 16.
9. C'est certainement là qu'il faut trouver, entre autres, la raison de son silence à propos du soulèvement de shaykh Ubaydullâh Nahrî (1880), le plus grand événement dans la région kurde pendant le dernier quart du XIXe siècle. Il est considéré par plusieurs chercheurs comme la première manifestation concrète du nationalisme kurde.
10. Mihamadî Malâ Karîm, *Hâdjî Qâdirî Koyî*, shâ'irî qonâghêkî n`ya la jiyânî natawâyî kurd, Bagdad, 1960, p. 58.
11. Plusieurs de ses vers concernant la langue ont été utilisés à plusieurs reprises au cours du XXe siècle par les nationalistes pour mobiliser les gens qui négligeaient leur langue mais aussi dans les querelles qui les opposaient aux internationalistes, à ceux qui ont opté pour la politique d'assimilation mise en place par les Etats issus de la Première Guerre mondiale ou contre les religieux qui voyaient en d'autres langues que l'arabe une menace contre la langue du Coran, la base de leurs fonctions dans la société.
12. Si le poète manifeste une admiration réelle pour le sens de l'unité il voit dans les aspirations politiques du peuple voisin une menace réelle non seulement pour l'économie et la région des Kurdes, mais aussi pour leur existence. Voir M. M. Karîm, op. cit. pp.64-65.
13. M. M. Karîm, op. cit. p.50.